

PLASTIR Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine

écrit par Michel Pierssens

«**Plastir**, mot introduit dans la langue française au XIXe siècle et intrinsèquement lié à la plasticité (ou *plassein*) depuis l'antiquité grecque, signifie façonner, modeler, épouser la forme ou l'accoucher, la donner. Ce sera le nom de notre nouvelle revue qui symbolise les différents attributs de la plasticité. Celle-ci revêt en effet un sens immédiat - trompeur, galvaudé, ambigu -, celui d'élasticité molle, de passivité, et un sens dynamique caché ou substitué. Ce sens est en réalité seulement voilé, pris dans de fausses évidences, méconnu du fait même de son universalité. Il s'agit du caractère foncièrement bijectif de l'acte plastique qui ne se contente pas de subir la forme, participe de la genèse et l'irruption définitive de l'œuvre. Il s'agit de l'incarnation de cette dialectique qui se délivre de son enveloppe esthétique pour atteindre une nouvelle sémantique. Il s'agit encore de l'intelligibilité du monde, qui, du déroulement de l'espace-temps à la biodiversité du vivant, décline le mythe d'Épiméthée ou la plasticité humaine.

La revue **PLASTIR**, qui couvrira notamment le champ épistémologique, les arts, les sciences et la philosophie a donc pour ambition à la fois de constituer un fonds de recherche Plasticités Sciences Arts (PSA) qui sera régulièrement enrichi par les écrits et travaux de nos membres ou invités, mais également de faire peu à peu reconnaître le concept de plasticité. En effet, un trait commun aux nombreux auteurs utilisant le terme de plasticité est leur assignation purement métaphorique, ou au contraire spécifique, contextuelle et générique, mais sans réelle interrogation sur le concept manié, à savoir s'il s'agit d'une propriété purement systémique ou fondatrice. Or, nous suggérons fortement que la seconde acception, qui signifie que la plasticité n'est pas une fonction isolée, mais traduit l'inscription d'un processus actif, est la bonne, car c'est la seule qui réponde à la fois de l'intelligence des formes et du dépassement des contradictoires. Elle conduit non seulement à réévaluer le contenu - ce que le terme sous-tend comme processus - mais le contenant, le signifié de la forme, la métaplasticité du sujet, de la conscience humaine et l'attitude que cela engendre dans la société d'aujourd'hui. »

«The Media of Life»

écrit par Michel Pierssens

THE MEDIA OF LIFE

Concordia University, Montréal

FRIDAY 11 SEPTEMBER 2009

4.30PM, ROOM LB 646
(1400 DE MAISONNEUVE BLVD WEST)

Robert Mitchell

Duke University

«In this talk, I consider the history of the term “media” in the Romantic era, focusing especially on what we would now describe as its biological sense that is, “media” understood as that which surrounds a living being and allows it to survive and thrive. This Romantic-”era sense of media was the consequence of the movement of the term from its “source” in seventeenth and eighteenth century natural philosophy into discussions of both biological and cultural phenomena, yet this vivification of media presented Romantic-”era authors with a narrative dilemma: should life and media be linked by means of narratives of perfectibility that is, were biological and cultural media means for achieving the telos of perfection or should life and media instead be linked through narratives of mediality, within which every apparent end could always become a new means? I discuss three Romantic-”era projects that each sought to address this tension Jean-”Baptiste Lamarck’s zoological philosophy; G. W. F. Hegel’s philosophy of nature; and Mary Shelley’s Frankenstein with an eye toward the implications of these accounts for both our understanding of what “media” meant in the nineteenth century, as well as how we might understand this term today. »

[Une poésie scientifique en prose?](#)

écrit par Michel Pierssens

Journée d’études (ouverte au public) :

Une poésie scientifique en prose ?

Organisée par le groupe de recherche EUTERPE

le 13 décembre à partir de 14h

PRÉSENTATION

La fin de l'Ancien régime et l'Empire marquent l'apogée d'une poésie scientifique en vers qui perd son prestige avec le triomphe du Romantisme, avant d'entamer un lent déclin, jusqu'à la disparition du genre, au début du vingtième siècle. Tout se passe comme si les critiques qui reprochaient de longue date au vers une incapacité à transmettre correctement la science, pour n'offrir, selon le mot de Buffon, qu'une parole où « la raison porte des fers », obtenaient gain de cause. Le roman, qui s'impose comme l'espace où fiction et spectre des connaissances se rencontrent, ne se prive pas d'ailleurs pas d'ironiser sur les vers scientifiques, et la vulgarisation qui prend son essor au dix-neuvième siècle adopte résolument la prose. Toutefois, cette période voit aussi la reconnaissance de formes poétiques hors du vers, au premier rang desquelles figurent la prose poétique et le poème en prose, sans que ces dernières ne paraissent avoir essayé de prendre le relais de l'ancien poème scientifique. On cherchera donc à réfléchir sur l'articulation de deux vides génériques : le rejet de l'association entre vers et science, et l'absence de liaison entre science et poésie en prose. Pourquoi ce mode d'expression, qui ne tombait pas sous le coup des reproches adressés au vers, ne s'est-il pas ouvert à la science, alors que dès 1848, Poe publie Eureka, « poème en prose » largement consacré aux sciences ? Là où progrès scientifiques et modernité se nouaient étroitement, comment expliquer que la novation formelle ne se soit pas davantage emparée de ces objets ? La légitimité acquise par les sciences après la Révolution leur a-t-elle permis de se passer de la consécration des poètes ? Le primat croissant accordé au lyrisme et à l'autoréférentialité, qui a banni hors du champ poétique les textes didactiques, et conduisit Baudelaire à poser le « caractère extra-scientifique » de la poésie, suffit-il à compléter l'explication ? Enfin, la poésie scientifique en prose est-elle véritablement inexistante, ou doit-on parler d'un genre non identifié encore, qui réunirait

des auteurs aussi divers que Michelet, Flammarion, Fabre, Claudel, voire Michaux, Gaspar ou Maeterlinck ?

PROGRAMME

14h15 Hugues Marchal
Présentation

Le roman face à la poésie scientifique

14h15 Christèle Couleau (Paris 13)
Poétique, analytique et romanesque : mutations et parodies chez Balzac

14h45 Daniel Compère (Paris 3)
Jules Verne : le jeu avec les savoirs

15h15 Discussion et pause

La science dans la prose poétique et le poème en prose

15h45 Muriel Louâpre (Paris 5)
À défaut de poésie : Michelet naturaliste en prose

16h15 Hugues Marchal (UMR 7171-Paris 3/CNRS)
Camille Flammarion et « la poésie qui anime la science »

16h45 Gérard Danou (Paris 7)
Poétique du langage médico-scientifique chez Henri Michaux

17h15 Discussion

18h00 Fin des travaux

INFORMATIONS PRATIQUES

Entrée libre.

Lieu : Université de Paris 3 – Sorbonne nouvelle.

Centre Censier, salle 410 (4e étage)

13 rue de Santeuil 75005 Paris

M° Censier-Daubenton

Contact : Dominique Simon (dominique.simon@univ-paris3.fr)

Responsable : Hugues Marchal

<http://www.ecritures-modernite.eu>

La prose des savoirs et le poème du monde

écrit par Michel Pierssens

Ô Nature, ô assemblage infini et éternel

De tes essences et de tes espèces tu remplis l'univers

D'une foule de corps et d'astres divers

et d'innombrable soleils éclairant l'éternel

De planètes, de lunes, et de comètes

de météores, d'astéroïdes, les bolides très nets

existants avec bornes, formes remplissant l'univers

et qui est l'espace, le vide, l'infini, l'immatériel

de toutes les essences, remplit le firmament

de Dieu éternel, infini et tout-puissant

des soleils innombrables éclairant le matériel

des comètes et des lunes, peuplant l'univers
des systèmes solaires, et planétaires
composant des mondes innombrables et des terres
espaces, essences-variés à l'infini et finis
composant l'ensemble des mondes et des paradis.
Le nombre des espèces est fini et incalculable
rien de plus charmant ni de plus agréable.

Ruines et désordre

écrit par Michel Pierssens

« Notre mémoire est faite de fragments, de restes, de lambeaux et c'est pourquoi, comme les ruines, elle est toujours à même de nourrir notre nostalgie. Mais elle est animée, excitée, par des détails et c'est pourquoi elle dessine aussi notre avenir. »

Jean-Bertrand Pontalis [[*Perdre de vue*, Gallimard, 1988, p. 384.]]

Champ épistémique

écrit par Michel Pierssens

Un champ épistémique est une aire de la connaissance structurée par un savoir particulier, lequel se forme indissociablement par l'articulation d'un projet cognitif(des concepts, des hypothèses, des représentations structurées) et d'un ensemble de pratiques.

Le «champ épistémique» en général = tout le domaine de la connaissance quand celle-ci s'efforce de construire des représentations validables par l'expérience et l'analyse.

Épistémocritique

écrit par Michel Pierssens

L'Épistémocritique désigne une méthode d'analyse littéraire qui a pour but de mettre en évidence les modes et les effets de la référence aux savoirs dans l'élaboration d'un texte. Elle suppose une mise en contexte précise, attentive aux champs épistémiques dont les marques sont repérables dans le texte, au niveau linguistique comme au niveau des figures ou des représentations plus abstraites.

Un autre sens d'«épistémocritique» est celui de «critique de science» (comme dans «critique artistique» ou littéraire).

Éditorial

écrit par Michel Pierssens

Cette nouvelle livraison d' **Épistémocritique** invite à explorer des territoires du savoir dont les relations avec la littérature vont plus loin et plus profond que la simple allusion ou le recyclage plus ou moins habile. Hervé-Pierre Lambert apporte à la lecture de Proust une information rarement prise en compte par les proustiens: pour les neurosciences, la *Recherche* n'est pas une référence vaguement littéraire destinée à montrer une certaine culture, elle est par bien des côtés un énoncé qui préfigure les théories contemporaines. Anouck Cape fait en quelque chose le chemin inverse en désenfouissant de façon spectaculaire les savoirs souvent anciens

sur la paraphrasie exploités par Jean Tardieu dans la plus célèbre de ses oeuvres, *Un Mot pour un autre*: là où le jeu et la fantaisie paraissent régner, apparaît un travail complexe sur la réalité des désordres linguistiques. Gisèle Séginger, quant à elle, montre avec rigueur et précision le sérieux et la gravité du débat de Flaubert avec la philosophie: la force de ses fictions est inséparable de l'ampleur de ses interrogations et de l'interpellation des philosophes.

PROUST AU LABORATOIRE

écrit par Michel Pierssens

Qu'est-ce que savoir? A cette question, les philosophes, les épistémologues, les historiens, les sociologues, les neurobiologistes, bien d'autres encore, s'efforcent depuis longtemps d'apporter des réponses, tantôt modestes et tantôt ambitieuses, mais dont il faut convenir qu'elles ne sont pas parfaitement éclairantes. Peut-être faut-il alors explorer des voies différentes et s'interroger : est-il d'autres manières de forger un savoir sur le savoir ? La réponse proposée ici, grâce à Proust, est : oui — par la littérature.

Luminous Fish. Tales of Science and Love

écrit par Michel Pierssens

Lynn Margulis n'est pas n'importe qui. Quand elle évoque dans ses «contes» l'univers de la Big Science, c'est en connaissance de cause. Aujourd'hui couverte d'honneurs (ses archives sont conservées à la Bibliothèque du Congrès), elle a dû beaucoup se battre pour conquérir la place distinguée qui lui est désormais reconnue.

Les Arpenteurs du monde

écrit par Michel Pierssens

Il faut imaginer Alexander von Humboldt et Amédée Bonpland en Laurel et Hardy et Carl Friedrich Gauss en Buster Keaton. La comparaison n'est pas soutenable plus d'un bref moment, évidemment, mais elle permet de traduire un peu de l'impression produite sur le lecteur par le traitement tout à fait extraordinaire que Daniel Kehlmann fait subir à ces admirables savants de la grande époque.

Éditorial

écrit par Michel Pierssens

Cette seconde livraison d' **Épistémocritique** permet d'appréhender l'étendue et la vitalité du domaine de recherche représenté par l'ensemble des interrogations que suscitent les rencontres entre les savoirs et différentes formes d'activité artistique, en commençant par la littérature.

Dans «*Poe : Expérience de pensée, la pensée comme expérience*», **Sydney Lévy** met en évidence la subtilité de la machinerie intellectuelle que recèle un conte de l'écrivain américain; **Hervé-Pierre Lambert**, dans «*Littérature, arts visuels et neuroesthétique*» balise avec rigueur et érudition un champ d'investigation connu jusqu'ici de manière souvent limitée et fragmentaire; **Liliane Campos** révèle aux lecteurs francophones la profondeur de la référence scientifique chez l'un des plus grands auteurs dramatiques contemporains dans «*Le modèle scientifique dans le théâtre de Tom Stoppard*»; **Paul Braffort**, dans la seconde partie de «*La Deuxième vie de Michel Petrovitch*», poursuit sa mise en lumière d'un personnage exceptionnel de l'histoire de la science moderne.

Publication permanente, *Épistémocritique* s'attache par ailleurs à relayer toutes les informations qui peuvent intéresser les chercheurs dans un secteur en pleine effervescence: séminaires, colloques, projets de recherche, publications, soutenances de thèse — n'hésitez donc pas à nous communiquer tout renseignement utile.

Savoirs à l'oeuvre. Essais d'épistémocritique

écrit par Michel Pierssens

Stendhal: Armance entre savoir et non-savoir; Jarry: Les Savoirs du Surmâle; La Raison de Roussel; L'Initiative aux mots: la linguistique de Mallarmé; Littérature et complexité: Le cas Lautréamont; La Dissymétrie: Saussure et Karcevsky; Ecire en langues: la linguistique d'Artaud; Le polylogue poétique de Valéry Larbaud; Les Dangers de la curiosité: Désir de savoir et logophilie chez Paul Tisseyre-Ananké; Michel Serres et le mystère des origines; Les Trois savoirs de la fiction.

Couverture



Savoirs à l'oeuvre



Présentation

écrit par Michel Pierssens

La littérature s'est-elle jamais distinguée de l'univers des savoirs au point de s'en isoler totalement ? Ne trouve-t-on pas au contraire, dans les œuvres comme dans les réflexions explicites des écrivains sur leur projet, la trace

d'une imbrication toujours présente et active, parfois centrale ? En voulant faire de l'entreprise littéraire et de l'entreprise scientifique des champs à l'identité close, notre culture ne s'est-elle pas rendue partiellement aveugle à la réalité d'un fondement cognitif commun ? La connaissance peut prendre bien des formes et sait, selon les besoins et les moments, forger des outils très divers. Les savoirs et leurs langages peuvent jouer ce rôle dans le travail de l'écrivain, tout comme le scientifique ne peut se passer des jeux du langage et de ses puissances de figuration. La perspective épistémocritique consiste, devant un texte, à se poser la question des usages que fait ce dernier de ce qui relève des savoirs, parfois des sciences, au sens le plus élaboré de ce mot.

++++

Quelle est la nature du rapport épistémique entre un texte et son lecteur, lui dont cette expérience mobilise les facultés cognitives, parfois pour l'édifier, le plus souvent pour ébranler ou réorganiser ses certitudes ? Beaucoup d'études s'attachent à ce type d'interrogation et depuis longtemps. Elles peuvent s'inspirer de l'histoire, de la sociologie, de l'herméneutique ; elles peuvent viser des œuvres particulières, des carrières d'écrivains singuliers, voire des groupes ; elles dissèquent parfois un détail jugé révélateur et parfois préfèrent regarder les choses de haut, pour comprendre le travail des savoirs à travers toute une époque. Dans tous les cas, la perspective épistémocritique récuse les procédures d'isolement disciplinaire et refuse les partages préconstruits entre les « deux cultures », où elle ne voit que la traduction contingente des représentations propres à un moment de la culture occidentale. De la même façon, concernant la littérature, elle ne veut pas distinguer, quant au fond de sa problématique, entre poésie et roman (celui-ci étant supposé, depuis l'invention du « réalisme », plus apte à prendre en compte les savoirs). Mais tous les arts sont partie prenante de ce procès, à commencer par le cinéma et les arts plastiques. Concernant les savoirs, symétriquement, est-il utile (et possible) de distinguer entre sciences et pseudosciences, dès lors qu'il s'agit de leur appropriation littéraire ?

++++

De très nombreuses questions, souvent complexes, restent posées et beaucoup d'œuvres restent à étudier, surtout dans le champ critique français. Il n'existe à ce jour aucun forum francophone réservé à de tels questionnements. Ce périodique électronique a pour but de servir à construire un espace commun de réflexion, d'analyse et de discussion.

ISSN 1913-536X ÉPISTÉMOCRITIQUE (SubStance Inc.)

Éditorial

écrit par Michel Pierssens

La littérature s'est-elle jamais distinguée de l'univers des savoirs au point de s'en isoler totalement ? Ne trouve-t-on pas au contraire, dans les œuvres comme dans les réflexions explicites des écrivains sur leur projet, la trace d'une imbrication toujours présente et active, parfois centrale ? En voulant faire de l'entreprise littéraire et de l'entreprise scientifique des champs à l'identité close, notre culture ne s'est-elle pas rendue partiellement aveugle à la réalité d'un fondement cognitif commun ? La connaissance peut prendre bien des formes et sait, selon les besoins et les moments, forger des outils très divers. Les savoirs et leurs langages peuvent jouer ce rôle dans le travail de l'écrivain, tout comme le scientifique ne peut se passer des jeux du langage et de ses puissances de figuration. La perspective épistémocritique consiste, devant un texte, à se poser la question des usages que fait ce dernier de ce qui relève des savoirs, parfois des sciences, au sens le plus élaboré de ce mot. Quelle est la nature du rapport épistémique entre un texte et son lecteur, lui dont cette expérience mobilise les facultés cognitives, parfois pour l'édifier, le plus souvent pour ébranler ou réorganiser ses certitudes ? Beaucoup d'études s'attachent à ce type d'interrogation et depuis longtemps. Elles peuvent s'inspirer de l'histoire, de la sociologie, de l'herméneutique ; elles peuvent viser des œuvres particulières, des carrières d'écrivains singuliers, voire des groupes ; elles dissèquent parfois un détail jugé révélateur et parfois préfèrent regarder les

choses de haut, pour comprendre le travail des savoirs à travers toute une époque. Dans tous les cas, la perspective épistémocritique récuse les procédures d'isolement disciplinaire et refuse les partages préconstruits entre les « deux cultures », où elle ne voit que la traduction contingente des représentations propres à un moment de la culture occidentale. De la même façon, concernant la littérature, elle ne veut pas distinguer, quant au fond de sa problématique, entre poésie et roman (celui-ci étant supposé, depuis l'invention du « réalisme », plus apte à prendre en compte les savoirs). Mais tous les arts sont partie prenante de ce procès, à commencer par le cinéma et les arts plastiques. Concernant les savoirs, symétriquement, est-il utile (et possible) de distinguer entre sciences et pseudosciences, dès lors qu'il s'agit de leur appropriation littéraire ? De très nombreuses questions, souvent complexes, restent posées et beaucoup d'œuvres restent à étudier, surtout dans le champ critique français. Il n'existe à ce jour aucun forum francophone réservé à de tels questionnements. Ce périodique électronique a pour but de servir à construire un espace commun de réflexion, d'analyse et de discussion.

ISSN 1913-536X ÉPISTÉMOCRITIQUE (SubStance Inc.)